Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 62/1971 (1971)

Artikel: Maquette pour une méthodologie de la dissertation
Autor: Savarit, Jacques
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-115908

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Maquette pour une méthodologie de la dissertation

Notes de cours

« ... Des idées bouillonnantes...
mais l'art d'écumer le pot?... »
JULES RENARD, *Journal*, 1892.

Préliminaires

S'il est juste de définir, avec Charles Du Bos, toute littérature comme « la vie prenant conscience d'elle-même », ne pourrait-on pas dire, en extrapolant, que la dissertation en est l'auscultation la plus méditée et la conscience même?

Faire une dissertation, c'est toujours se livrer à un certain examen de conscience littéraire où il s'agit d'affiner son sens de la topicité et de la vigueur argumentative.

Si vous traitez d'un grand mouvement, les Lumières, par exemple, vous étudiez le fait littéraire brut dans sa généralité et vous en faites une sorte de grammatologie. A un autre moment, ce peut être un tempérament artistique qui vous requiert, et il s'agit alors de « faire l'histoire naturelle d'un esprit », suivant l'ambition point si sotte de Sainte-Beuve.

Dans les deux cas, il s'agit de « comprendre », au sens que le philosophe allemand W. Dilthey donne au terme dans sa magistrale *Introduction à l'Étude des Sciences humaines*. Comprendre, c'est-à-dire « prendre en nous », autrement dit, saisir les concepts par l'intérieur jusqu'au moment où nous sommes en vibration harmonique avec eux, où nous sommes σύμφρονες, dans le grec expressif de Plotin. C'est cela la vertu d'accueil, l'« intuition identifiante » sur laquelle Jean Starobinski promène un regard parfois désabusé...

Mais on ne saurait trop clairement apercevoir que cette connivence se doit d'être triple: entre le thème et vous — c'est chose acquise — mais aussi entre vous-même et celui qui vous lit.

D'où l'on tire que toute dissertation est réductible, de proche en proche, à ces deux termes: une intelligence qui perçoit, cinq doigts (ou un clavier) qui savent rendre.

Comment parvenir à ce duo?

Lire de beaux textes? Les mieux noués et les mieux écrits de notre littérature? Bien entendu. Mais c'est un peu affaire de passivité. Je vais baigner grâce à ces œuvres dans la plus grande salubrité artistique, protégé des imperfections de la forme et du fond. Mais c'est une prophylaxie que vous me proposez là, alors qu'il me faudrait presque une thérapeutique.

Un bréviaire de règles, alors?

On pense tout de suite à l'ancienne et vénérable rhétorique, art de trouver des idées, de les classer, de les enchaîner, de les féconder, ce que Michel de Montaigne appelait railleusement les « escholes de la parlerie ».

Mais si l'on n'est pas du métal dont on fait les grandes orgues, ce sera vite le fiasco.

Ces développements préformés ressembleront tout au plus à des idées trempées dans l'encre.

C'est donc à point nommé que vient à notre secours non pas tant un code autoritaire qu'un « art d'opérer », comme disaient les vieux spagiristes.

Moins une dogmatique, pour tout dire, qu'une dialectique de la dissertation.

De la recherche des idées

Abordons, en premier lieu, le problème de la réunion des matériaux. La préparation à vues lointaines de la dissertation a pour moteur « les lectures substantielles et lentes ». Mais la préparation immédiate d'un sujet déterminé s'inspire d'un autre mode de faire assez amusant, dans lequel on reste à l'affût de son esprit, la plume haute, prêt à piquer du bec, pour ainsi dire, la moindre idée qui peut en sortir.

Au cours de cette phase évocatoire, conserver le texte sous les yeux, c'est avoir une garantie en soi contre bien des excursions hors du buisson qu'il s'agit de battre.

On soulignera peut-être les mots les plus importants du libellé, étant entendu que tout être humain est un visuel qui s'ignore et qui se cache. Les idées, à leur venue, seront notées de façon lisible mais en brachygraphie — en style télégraphique, si vous aimez mieux — en faisant un large emploi du double interligne et — pourquoi pas? — de trois ou quatre crayons de couleur, une teinte pour chaque thème entrevu. L'éminent comparatiste Van Tieghem en avait tout un jeu sur sa table de travail, et il s'y fiait apparemment davantage qu'aux filtres intellectuels mis en batterie par les plus doués d'entre nous. Dans leur humilité, ces fils d'Ariane tri-ou quadricolores seront efficaces pour discriminer, puis choisir définitivement parmi les

concepts qu'on aura captés de prime abord. Et cela permettra aussi d'éviter le brouillon-palimpseste dont les surcharges deviennent vite inintelligibles.

Dans la recherche des idées et des références, toujours, faisons honneur au spécialiste confirmé. M. Lévi-Strauss n'explique pas tout. Si vous avez à parler des mystères et de la didascalie médiévale, appuyez-vous sur Petit de Julleville, sur Paul Hazard, s'il s'agit de la charnière XVIIe-XVIIIe siècles, et sur Albert Béguin si les arcanes de l'âme romantique sont aux débats. De ce qu'un négociant a en magasin toutes sortes de marques et de verreries multicolores, il ne s'ensuit pas qu'il vende aussi le cru authentique dont vous allez avoir besoin.

Au sujet du plan

Venons-en à l'organisation matérielle, au plan.

Les idées, butinées sans ordre, vont être regroupées suivant certaines flèches de direction d'où la pensée rayonnera. Ces flèches de direction s'orienteront évidemment en fonction de la pente argumentative adoptée.

L'introduction — terme équivoque et peu satisfaisant auquel il faudrait préférer le terme musicologique d'« exposition » ou d'« entrée en matière » — fera apparaître l'idée centrale du débat en indiquant, si faire se peut, les divisions ou compartimentages du sujet, les différentes raisons ou figures de Minerve qui relaieront l'argumentation. L'objet de ces glaises secondaires — ou leur *alibi*, au sens plénier — étant de communiquer à la chose écrite un mouvement tel qu'il emportera l'adhésion du lecteur.

L'introduction (il faut peser sur ce point) doit donc *situer* la question, en effectuer le bornage, dégager d'un ensemble souvent complexe le point focal, conférer à tout le travail ses perspectives logiques et comme son épaisseur...

Analyser, en effet, ce n'est pas seulement simplifier et résoudre un tout en ses éléments, comme on croit; c'est surtout, et électivement, passer d'un plan à un autre, de l'apparence à la structure, du perçu au conçu.

Demeurons-en persuadés: le tuf inébranlable de toute spéculation cohérente — et convaincante — c'est et ce sera toujours l'adéquation entre l'esprit et l'objet qu'il traite, l'*adequatio rei et intellectus* des scolastiques.

Recueillons dans le creux de la paume, si vous le voulez bien, nos premiers résultats: jalonnement, bornage, positionnement, tracé vigilant des axes de coordonnées, c'est de cette fibre-là que sont faites les bonnes introductions, habiles à circonscrire.

Le développement, bien entendu, c'est l'itinéraire détaillé, l'espace libre entre le terminus *a quo* et le terminus *ad quem* que vous aurez définis antérieurement. Comme disaient les Latins, ce sera un parcours à destination de quelque chose, un *Gradus ad*...

C'est la partie utile (et ce peut être aussi hélas! la partie caduque de votre dissertation), cette dissertation qu'on avait les meilleures raisons du monde d'appeler *discours* dans les anciennes classes de rhétorique, au temps de Charles Bovary.

Car discourir, c'est, par vertu d'étymologie, *dis-currere*, aller et venir dans une direction, puis dans une autre. Ceci rend admirablement compte à la fois des médiations et des mille détours du raisonnement. Il y faut toute la souple dextérité des chats, qui savent circuler, sans les briser, entre des choses fragiles. Un spécialiste de logique formelle, F. Vialatoux, décrit identiquement la pensée discursive en mettant en relief qu'« elle suit des détours et des biais, circule et passe à travers des *si*, des *mais*, des *or*, pour arriver enfin à un *donc* »; un peu la technique concise et progressive du procès-verbal d'enquête, si vous aimez les romans policiers. Mais attention à cet endroit de l'analyse! La démarche discursive qui va être la nôtre ne consiste pas à « procéder sans voir » comme une calculatrice électronique. C'est au contraire « voir en procédant ». Ce qui marque en passant toute la différence entre l'atonie d'un cerveau mécanique et la fine abeille voltigeante de l'esprit humain...

Vous voyez donc à quel point il est impératif, lorsqu'on disserte, de se précautionner à chaque instant, d'anatomiser et d'autopsier tout ce qu'on rencontre au bout de l'antenne, sans trop se soucier des gens qui vous accuseront d'avoir la manie analytique (c'est d'ailleurs, je vous le dis en confidence, le meilleur certificat de bonne vie et mœurs littéraires...)

Approchons-nous encore davantage. Pour trouver la solution d'un problème littéraire, il convient que tous les faits, toutes les idées s'ordonnent en vue d'une *démonstration* et d'un *raisonnement* qui va procéder par médiation et par motivations en chaîne.

Or, de quoi s'agit-il fondamentalement?

Il s'agit, au plus proche de votre capacité raisonnante, de fournir des réponses concertées à ces trois questions: que vais-je dire? dans quel ordre vais-je le dire? comment vais-je le dire? Trois temps de la pensée qui correspondent aux trois étapes biens connues: invention ou recherche des idées; disposition des idées ou plan; expression des idées.

Au reste, votre discours comportera rarement une idée unique. Souvent, le « bon papier » se reconnaîtra à l'art de poser des problèmes, de susciter la question véritablement rebondissante, celle qui a un intérêt réel, une valeur existentielle, si vous voulez... Les idées satellites devront donc être mises sur des orbites individuelles, c'est-à-dire des paragraphes différenciés.

Ici, une mise en garde à propos de ce clivage purement optique de la pensée. Bien se dire que l'alternance de la thèse et de l'antithèse a quelque chose de risible et d'abusif de par son caractère mécanique, comme les petits personnages de bois peint qui se croisent sur les hygromètres de grand-papa, la dame à l'ombrelle et le monsieur au parapluie...

La *conclusion*, pièce non moins importante de la machinerie discursive, la conclusion, ne doit pas se réduire à une itération de l'idée maîtresse. Elle doit répondre spécifiquement à la question posée. Elle est à plus d'un égard l'occasion de reboire à sa propre source en contrôlant de quelles nouvelles saveurs on l'a enrichie...

C'est, pour user d'une autre métaphore, l'instant de laisser se cimenter et durcir une fois pour toutes l'idée que l'on a fait pressentir, et qui était éparse dans l'air depuis une dizaine de minutes.

De la digression

La troisième étape de notre marche nous amène à envisager la digression, avec ses sables mouvants et ses pièges. Il va de soi qu'il faut en bannir toute trace et, de façon plus générale, tenir sévèrement sous clé la folle du logis. « Revenez-en toujours au petit boisseau de vos oignons, laissant là ce qui ne vous importe pas », disait le bon maître Thibaudet en son langage de paysan. Souvent, très souvent même, il faudra invoquer cette précaution du sage contre les soucis: « Une seule chose à la fois. » Elle est du plus grand secours dans l'élaboration d'une argumentation vraiment une en son centre et qui veut faire trou et balle dans la conscience.

Boileau nous l'enseigne: « Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire. » Sait se borner, en revanche, celui qui dit tout ce qu'il faut et rien que ce qu'il faut et ne dit que ce qu'il faut... Sous prétexte que tout tient à tout, il serait déraisonnable de parler de tout à propos d'une question précisément circonscrite. Ne jamais se permettre d'exercices à clavier muet.

On n'abusera pas davantage des préambules et paralipomènes sociologiques, ethniques, et de l'historicité si à la mode au temps de l'anthropologie structurale.

Une dissertation aura toujours plus ferme visage si on la débarrasse des broussailles de la contingence et de l'accident. Jules Renard avait un mot bien à lui pour invectiver les excursions en marge. Il appelait cela « Dumaficeler ». S'il nous est demandé, par exemple, de traiter du sens de la mort chez Nerval, n'allons pas rapporter en détail l'affaire Jenny Colon ou le Voyage en Orient. Ce serait rouler sans amasser mousse. Il est toujours sain de résister à la tentation de raconter ce que chacun peut lire dans de bons manuels. De crainte,

d'abord, qu'on ne nous « chaponne l'espace », pour parler comme l'auteur des *Essais*.

Et puis, quel sel, je vous demande un peu, à se laisser aller à la dérive, entraînés vers quels orients?

Pas de surérogation, donc...

Non si può cantare e portare la croce, disent les Italiens.

De l'arrière-plan et des enquêtes périphériques

Sous prétexte de rester à l'intérieur du thème, il serait cependant tout à fait inexact de considérer le sujet à traiter dans une sorte de nudité première et d'extratemporalité. Rien de ce qui touche à l'homme et aux sciences humaines n'est véritablement sans passé, et l'on compte sur les doigts les œuvres qui peuvent sembler des aérolithes tombés de nulle part. Une étude littéraire, au contraire, se présente comme une étude de psychologie sociale, un examen de certains comportements et de certaines attitudes mentales, suivant les disciplines illustrées par Charles Blondel, Lucien Febvre et l'Américain G. H. Mead.

Le droit est donc acquis à celui qui disserte de faire fiche de tout matériel humain capable de restituer sommairement la « couleur temporelle » de l'époque envisagée, couleur temporelle dont un critique a bien dit « qu'elle est au temps ce que la couleur locale est à l'espace ».

Il est permis, pour ce faire, de s'ouvrir avec une curiosité intelligente aux messages du passé, de se taire un moment pour l'entendre parler. C'est même une attitude mentale très en faveur parmi nos philosophes et critiques contemporains, lesquels aiment à la décrire comme une « mise entre parenthèses », une « suspension provisoire du jugement », une ἐποχή, comme dit le grec, car c'est toujours au grec qu'il faut recourir en ces matières méthodologiques.

Veut-on quelques échantillons?

Dans son *Rabelais*, par exemple, Lucien Febvre a brossé un panorama de ce qu'il appelle à juste raison l'outillage mental d'une conscience moyenne française à l'orée du XVIe siècle. Et Louis Maigron une synthèse du climat historico-social de la première moitié du XIXe siècle, dans son vaste essai intitulé *Le Romantisme et les Mœurs*. Les études de ce genre comportent toutes un index des sujets traités qui, convenablement utilisé, fera souvent voir, dans une époque littéraire, où est le dos d'âne, la ligne de partage des eaux, le versant baigné du meilleur éclairage...

Mais ne pas s'appesantir, à la réciproque, sur ce qui crève les yeux, barre la route et gît *nel mezzo del cammin*. Elles sont aussi fréquentes qu'excusables, ces erreurs de loyauté. Prenons un cas

concret. Le continu de durée qu'est un genre littéraire, par exemple le fleuve Lyrisme, si l'on veut, n'a pas besoin d'être remonté à contre-courant jusqu'à la source chaque fois qu'un de ses praticiens se trouve sur la sellette. Le moment vient où il faut savoir *postuler* certaines grandes notions de l'histoire littéraire. Faute de quoi l'on s'expose à des marches d'approche aussi longues que fastidieuses. Il sera sage de les abandonner à l'interminable Petit-Jean des *Plaideurs* et à ceux qu'Alain nommait justicièrement « les marchands de sommeil ».

De la nuance

Combien de fois les copies que nous avons composées n'ont-elles pas porté, soulignée de trois traits de plume, cette remarque à l'encre rouge: « Manque de nuances ».

Il y a là un problème difficile, difficile parce que fuyant. En premier lieu, il n'est pas question — malheureusement — de suivre les dictées de la bonne nature pour doser correctement nos jugements de valeur. De même que l'instinct naturel d'un homme tombé à l'eau c'est de faire tout ce qu'il faut et exactement ce qu'il faut pour se noyer, de même c'est l'opinion sommaire et péremptoire qui nous vient spontanément à l'esprit, alors que le nuancement, lui, est contre nature. Un minimum de discipline corrective devrait donc nous astreindre à peser l'idée la plus fugace avec de fines balances, en veillant à la plus grande exactitude *moyenne* possible.

C'est ainsi qu'il faut parfois se garder de dire non, encore moins oui; c'est à débattre... Ne voyez pas là un pyrrhonisme facile, mais un garde-fou d'une réelle utilité. Il y a une chose toute simple: on est lu par les yeux. Or, dans le débit oral, il y a chose jugée et déjugée à chaque instant. Nous disons sans aucunement nous forcer: « Il faut être juste... », « d'accord, mais... », ou encore: « A la réflexion... », et même: « Tout bien pesé... » Mais la plume, c'est bizarre, est infiniment moins disposée à ces rectifications continuelles de la dérive. D'un bout à l'autre de la latinité, qui ne pense pas tout haut, pense gros, ou mal, ou de travers...

On fuira conséquemment les théories trop rigides: pas de miraculisme à la Bossuet, de finalisme à la Bernardin de Saint-Pierre ou d'humanisme agonique à la Gaétan Picon. Et pas davantage de croyances naïves en ce qu'on pourrait appeler les commencements absolus. En littérature, les eaux mères se trouvent toujours en amont du lieu où l'on se trouve, c'est un fait. Tel qui s'émerveille de la théorie tripolaire de Taine — la race, le milieu, le moment — ferait bien d'aller relire ce qu'écrivait Montesquieu cent quinze ans auparavant, dans la préface de *L'Esprit des Lois*; et peut-être même, à l'occasion, ce qu'écrivaient Fontenelle, l'abbé Du Bos, Vico, Hegel et Germaine de Staël.

Puisque nous corrigeons souvent, *écrivons* souvent, les deux choses étant visiblement corollaires. Profond était ce souhait d'Alain, qui ambitionnait que toute « école de Belles-Lettres ressemblât à un atelier de peintre où l'on ne médite jamais à vide sans *faire* ».

Nous nous garderons aussi de polémiquer, de louer en bloc ou d'anathématiser à bout portant. Point n'est besoin, pour le comprendre, d'aller quérir sur nos rayons un exemplaire de l'Ecclésiaste. Toute vérité n'est-elle pas fausse dès l'instant où l'on s'en contente? Le dixième de l'esprit d'accommodement mis en œuvre dans la vie de tous les jours suffirait pour vider bien des querelles de mur mitoyen dans le Landerneau littéraire: Art et Morale, Savoir et Vertu, Jeunesse et Vieillesse, Passion et Devoir, Terre et Cieux... C'est une bonne et belle chose que de savoir marier, à tout moment, la chèvre Inspiration au chou succulent qu'est l'esprit de scrupule.

De la méthode et de la rigueur

Revenons encore un court instant à l'étage méthodologique.

On trouve dans la correspondance fourmillante de Rivarol une chose aussi spirituelle que subtile, lorsqu'il dit du comte de Lauraguais: « Ses idées ressemblent à des carreaux de vitres entassés dans le panier d'un vitrier, claires une à une et obscures toutes ensemble. » La boutade est on ne peut plus signifiante.

Pour éloigner de nous l'opacité fatale de pensées qui se juxtaposeraient aussi schématiquement, repassons en mémoire le faisceau d'idées directrices auxquelles nous sommes graduellement parvenus:

— poser d'entrée les repères, les flèches de direction indispensables;

— atteindre l'idée en plein cœur, pour qu'elle se dévoile sous le choc du javelot que vous lui lancerez;

— maintenir l'objet du jugement et la démarche démonstratrice « à hauteur du regard », comme dit Alain;

— creuser en profondeur, en perpendiculaire, et peser impitoyablement sur *le* point mis au débat;

— avoir présentes à l'esprit, en coupe grossie, bariolée aux crayons de couleur, la géographie littéraire du moment considéré, avec les principales lignes de faîte de la conscience d'époque;

— nuancer, en songeant que toute vérité a se tempère d'une contre-vérité a', a' de a'', a'' de a''', et ainsi de suite indéfiniment...

« Tu sais, dit Socrate à Cratyle, que le discours exprime tout, roule tout et met sans cesse tout en circulation, et qu'il est de deux

sortes, le vrai et le faux. Ce qu'il a de vrai est poli et divin et habite là-haut avec les dieux, tandis que le faux reste en bas avec le commun des hommes... »

A quoi l'on pourrait ajouter qu'il y a aussi des contrefaçons du vrai et de fausses évidences; et d'autres, enfin, qui n'en sont pas pour certains esprits aussi déliés que le nôtre, mais plus exigeants et plus chatouilleux au chapitre des corrélations.

L'utilité et le fruit d'une dissertation littéraire résident dans la logique de *tous* les éléments qui la constituent, par rapport à sa fin...

Avec ce préalable, un peu desséchant, un peu appauvrissant et tout ce que vous voudrez, la gageure est à moitié gagnée. Vous récolterez à coup sûr. Vous avez mis en terre un grain qui ne meurt que pour mieux fructifier dans quelque temps, à la dernière page...

De l'originalité et de la subjectivité

Il convient maintenant de serrer de près deux notions qui créent invariablement des zones dangereuses dans le champ de la dissertation. Il s'agit de la subjectivité et de sa compagne, l'originalité, les deux positions étant visiblement solidaires. Une dissertation, à sa phase terminale, forme un tout animé par un certain style, qui est le mouvement de pensées et de sentiments auquel on s'est abandonné avec plus ou moins de chaleur en la rédigeant. Un certain point de vue nous a finalement retenus, que nous avons choisi de préférence à un autre (ou à d'autres), avec le sentiment très vif d'être devenus autonomes, d'avoir notre *loi*, notre *nomos*, et des yeux entièrement neufs. Mais — pour ramener au niveau pédagogique une maxime justement célèbre d'André Gide — il ne saurait être question, dans une dissertation, « que l'*importance* soit pour toi dans le regard, non dans la chose regardée »... Non et cent fois non. Croire conceptuellement valable et universel ce qui ne nous est que particulier, voilà justement la grande erreur, la faute la plus fréquente et la moins détectable de l'art de disserter. Le dialogue du soi au soi est le plus sûr moyen de perdre de vue l'objectif.

Toujours olympien, le regretté André Maurois ne se laissait aller à de petites rages que lorsqu'il faisait le procès de l'originalité à tout prix (comme Gabriel Marcel et Denis de Rougemont, lorsqu'ils s'élèvent contre l'absurde à tout prix...).

D'aucuns nous objecteront à cet endroit qu'il est sain et légitime de fuir le poncif. Plût au Ciel, cela s'accorde, en effet! Mais les lieux communs, vérités de tous les temps, carrefours rassurants de l'évidence, il est aussi bien plus facile d'en médire que de les traiter.

A la fois parce qu'elles sont dans le temps et au-dessus du temps, parce qu'elles sont reliées entre elles par la ligature de la raison et

parce qu'elles s'expriment sous l'anonymat du langage courant, certaines des connaissances généralement admises — je dis bien certaines — peuvent parfois mériter notre abandon confiant.

Une idée d'apparence terne mais qui contient à la seconde lecture une grande universalité de points de vue ne se traite pas par le défi. Si l'on vous propose cette pensée: « Quand on a le cœur noble, on voudrait ressembler aux héros de Corneille; mais quand on a le cœur petit, on est bien aise que les héros de Racine vous ressemblent », ne la congédiez pas du geste excédé d'un Zoïle. Cherchez-en la validité et l'extension. La Bruyère observe bien qu'un critiqueur naît du soir au matin, alors qu'un critique n'est formé qu'après plusieurs années d'observations et d'études. Pour présenter cela d'autre manière, on ne saurait être sage tout seul, singulièrement la plume à la main... Il y faut l'écoute intelligente des autres.

Je ne vous dirai rien maintenant de l'égarement trop humain qui consiste à aimer tout ce qui sort de notre plume. Le terme d'autocritique manque de grâce mais recouvre une notion des plus salubres. Pour pratiquer ce genre de censure, il faut, cérébralement, de la pondération, du coup d'œil; et, éthiquement, de la docilité, du caractère et une modestie qui peut devenir inspirante...

Evitons donc l'erreur de Narcisse et faisons confiance, vaille que vaille, à la pure et droite lumière de l'analyse réflexive.

J'attends et j'entends ici votre objection, et je vois plus d'un sourcil se froncer dans l'auditoire. Vous allez me dire: « Et la sensibilité? Et l'esprit de finesse de Pascal? Et la perception intuitive où l'on ne fait de l'objet qu'une seule bouchée? Ne peut-on « tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, sans progrès de raisonnement », comme l'auteur des *Deux Infinis*?

Mon Dieu, la réponse doit, là encore, tendre vers une sorte d'équilibre. De la seule capacité sensitive il faut user en lettres avec circonspection, car c'est un pilotage au compas et par visibilité nulle. Se rappeler aussi, accessoirement, que la « sensibilité » était assez mal vue de l'auteur de *La Soirée avec Monsieur Teste*, parce que trop près de la chair, des humeurs, du voile de sang et de l'animalité. Sans verser dans un intellectualisme de parade, il est permis de se défier des idées floues et exagérément émotives, venues des brumes de je ne sais quel Elseneur affectif... A la limite, vous pourrez expliquer Samain et Rodenbach avec cet outillage-là, mais Fontenelle non, ni Chamfort, ni Stendhal, ni Jouhandeau.

La moindre équité nous impose toutefois de reconnaître que l'idéal serait d'unir sur le papier la rigueur démonstratrice de Paul-Louis Courier au coup de pinceau impressionniste de Jules Lemaitre.

Ces mariages de raison peuvent devenir des mariages immensément réussis, comme celui, cher à Virgile, de la vigne et de l'ormeau.

Du style

Le style de la dissertation doit être pris entre deux exigences:

— l'énergie d'un vocabulaire expressif, aux touches larges et franches;

— une prose qui hiérarchise bien les concepts entre eux et montre à l'œil le moins exercé où sont ses volumes naturels, ses divisions, ses pivots et ses accessoires.

La conjonction de ces deux qualités produit ce style coulant et mimétisé, ce style qui, on l'a dit, est « l'oubli de tous les styles ».

En ce qui concerne le matériau de base — c'est-à-dire les mots — il y aura intérêt à axer la recherche sur le choix de substantifs et de verbes colorés et pittoresques, suffisamment chargés de dynes et d'ergs pour pouvoir se tenir debout tout seuls et, *surtout*, se passer d'adjectifs. Car ce ne fut jamais à l'épithète, plût au Ciel, de

Donner un sens plus pur aux mots de la tribu

mais bien au substantif, avec sa belle fonctionnalité et ses vertus — nous allions dire « ouvrières ».

Non moins suspect est le grand mot vague à majuscule, tout empoissé d'abstraction. Sans doute faut-il faire justice du snobisme à rebours qui consiste, de nos jours, à condamner tous les mots en « isme », si peu ismes soient-ils. Comme si l'on pouvait s'en passer, avec l'énorme prolifération de notre pensée conceptuelle!... Mais enfin il est bon de garder ses distances vis-à-vis de ces mots qui résonnent comme des barriques vides, à partir du moment où on les emploie sans spécificité. Un exemple: un psychanalyste, un logicien, un philosophe de la prospective, un chartiste ont, à la limite, le droit professionnel de parler d'aimance, d'immédiateté, d'archivistique événementielle et de structuration hyperspatiale. Il est cependant interdit d'aller fouiller dans leur trousse d'outillage par simple goût du mot rare. « Aux grands mots les petits remèdes », disait Gide dans ses *Interviews imaginaires*, et nous ne connaissons pas de calembour plus profond et plus insondablement réussi. Sus à l'inflation du vocabulaire! Telle doit être notre exigence première vis-à-vis du style. Telles les garanties que nous en attendons et sur lesquelles nous ne transigerons pas. « On nous changerait plutôt le cœur de place », comme dit joliment la chanson.

Pour ce qui est de la phrase, il n'en est véritablement qu'une qui vienne se modeler sans artifice sur la précision organique du français. C'est « le parler court et serré, tel sur le papier qu'à la bouche », de l'Essai XXVI, L.I. Tout le reste, l'admirable phrase foisonnante de Proust, farcie d'incidentes et de reprises syntaxiques, ou les méandres majestueux de Barrès, ou les emboîtements gigognes

de Péguy, est affaire d'exception. Le bon français devrait s'écrire à la manière dont Rodin sculpte.

Stendhal, de son aveu même, s'entretenait dans l'art d'écrire en lisant chaque matin quelques propositions du Code civil, sèches et cliquetantes comme des fleurets d'assaut... C'était une bonne façon de se souvenir qu'il faut toujours essuyer sa plume en entrant...

Quoi qu'on en puisse dire, il n'y a pas de connivence assez étroite avec les dieux du style pour pouvoir faire fi d'un travail obstiné et rageur, d'un zèle de fourmi qui s'étend aux plus humbles réalités matérielles.

Ne pas perdre de vue, notamment, l'indispensable notion de paragraphe, puisque c'est le plus petit élément auquel l'expression écrite est réductible.

Savoir introduire des transitions viables et ne s'autoriser qu'à bon escient de la charmante désinvolture de Montaigne, qui se contente d'un rapide: « En voycy d'une autre cuvée. » Le passage d'une idée à l'autre *se* ménage et *s*'aménage, au contraire, par touches progressives et finement juxtaposées, comme sur une toile de Seurat. Une ponctuation soignée favorise déjà ces translations insensibles — nous voulons dire qu'elle les favorise optiquement. Le bon sens indique en effet que l'acte de ponctuer et celui de penser sont forcément engrenés l'un sur l'autre, puisqu'il s'agit, dans le premier comme dans le second cas, de piquer des repères sur le canevas cérébral...

Il y aurait encore bien d'autres choses à dire touchant les espacements qui permettent la respiration de la pensée; sans parler de la règle d'or en matière de citations et d'alinéas.

J'hésite à bon droit à vous parler de l'orthographe et de la simple légibilité. Au fil d'une lecture nécessairement astreignante, il n'est pas de plus belle récompense, pour qui vous parcourt des yeux, que de percevoir l'attentive sollicitude de votre écriture. C'est entendu, la race des calligraphes se perd. Et l'on n'exige plus, de nos jours, des travaux en costume sorbonique... Mais personne n'est exempt d'être déchiffrable.

Il est temps de conclure. Les suggestions que je vous ai faites ambitionnaient avant tout de vous fournir quelques clés de la dissertation. Vous pourrez, ce semble, les utiliser sans mécompte, car leur maniabilité ne se dément pas. Et s'il restait des procès à vous faire, ce serait en béatification universitaire, comme n'eût pas manqué de dire l'imperturbable Alain.

APPENDICE EN GUISE D'ENVOI

La dissertation littéraire se porte mal. D'aucuns lui voient déjà un pied dans la tombe. Dans ses falbalas moisis, c'est la *Traviata* ou la Marguerite Gautier des lycées et collèges. Pourtant, l'agoni-

sante conserve de beaux restes et de solides apparentements. Songe-t-on assez, par exemple, qu'elle est la cousine à la mode de Bretagne de la littérature professionnelle, de la littérature officielle, de la littérature *éditée?*

On voudrait se garder de pousser un parallèle humoristique qui, dans les années trente déjà, emplissait d'aise le bon maître Albert Thibaudet. Et pourtant, qu'ambitionnent les éditeurs, en fin de compte, sinon de faire *composer* leurs poulains dans une matière donnée? Le recueil de copies mises bout à bout, cela s'appelle une collection: Le Seuil, Ides et Calendes, La Baconnière, Les Presses. Comme en salle d'étude, l'éditeur surveille les participants, morigène ceux qui n'ont pas encore remis leur composition. (On entend même parler de « Cahiers », ce qui est le comble du scolaire, on en conviendra!) Ce sont toujours les Lettres au Collège, en somme, une même chair que la sauce seule diversifie... A cette différence près que les éditeurs ont garde d'attribuer de vraies notes, se contentant de nous suggérer, sur leur manchette publicitaire, que toutes les copies de leur fabrication ont mérité d'être classées premières ex aequo. Nous avons, au bord du Léman, de ces maisons d'éditions « vaguement écolâtres », pour parler comme le pauvre Lélian.

Un recueil d'essais littéraires, donc, c'est une pile de compositions françaises qui appelle — ou devrait appeler, ce qui n'est pas tout à fait la même chose — la même mesure de coupante exigence que nous réservons quotidiennement aux travaux de nos gymnasiens.

Le critique, comme le professeur, empoigne le paquet de copies, décapuchonne son stylo rouge, et en avant les zébrures écarlates sur

Le vide papier que sa blancheur défend!

Cessons de plaisanter et tâchons de prendre les choses de plus haut. De simples feuillets quadrillés liés ensemble ont souvent annoncé au monde le matin d'un talent. Tant que les pupitres dureront, nous n'en aurons jamais fini de ces moments bénis de perfection adolescente, ô Chatterton, ô Rimbaud!

C'est également à une littérature lycéenne passablement fluette que nous devons les meilleurs moments de puberté intellectuelle des Proust, des Pierre Louÿs, des Jacques Rivière et des Alain Fournier, tous premiers de classe...

Que leur avril ait porté des bourgeons aussi docilement scolaires, c'est là une contre-épreuve rassurante, qui réhabilite par la bande bon nombre de nos exercices d'humanités traditionnels.

Car qui oserait ménager son estime à ces royaumes interprétatifs dont le prince est un enfant?

Pour la dissertation littéraire — en ces temps d'éphébocratie ouverte — on serait tenté d'y voir mieux et plus qu'une invitation à durer.

JACQUES SAVARIT